

A la sortie d'un théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212575>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOS POÈTES

Frédéric Monneron.

Qu'en donc se souvient encore de ce nom ? Nous vivons aujourd'hui le nez à la fenêtre ouverte sur l'étranger ; nous oublions et négligeons notre propre maison. Il semble que nous ne puissions trouver de l'attrait qu'à ce qui se passe autour de nous, hors de nos murs.

Rentrons un moment chez nous, voulez-vous ? Fermons portes et fenêtres aux bruits du dehors, tout impressionnants qu'ils soient à l'heure présente et tout pressant que soit aussi l'intérêt qu'ils présentent pour nous, comme pour tous. N'ayez peur, ils ne seront pas longtemps au pied du mur, à nous attendre. Ils sont les maîtres, en ces jours tragiques. Mais un petit moment passé en famille, dans l'intimité, porte close, c'est toujours autant de gagné.

Frédéric Monneron ! Ce nom n'est il pas celui d'un de nos poètes les plus dignes de sympathie et de fidélité. Il ne fut pas d'entre les plus connus, hélas ! Comme Adolphe Lèbre, comme Henri Durand, ses contemporains, il nous a été enlevé trop tôt, avant l'éclosion complète des belles espérances que donnait une âme aux aspirations élevées et qui s'abreuvait aux sources les plus pures de l'idéal et de la poésie.

Manuscrits précieux.

Nous devons à l'obligeance d'un ami de posséder, pour l'instant — ils sont destinés au Musée du Vieux Lausanne — quelques manuscrits d'œuvres « publiées et non publiées » de Frédéric Monneron. Elles ne sont pas toutes écrites de sa main, mais le copiste ne le cède en rien à l'auteur : c'est Juste Olivier. Vous jugez de l'émotion qu'on éprouve à feuilleter ces pages, qui datent de 1835. Et ce qui ajoute encore à leur prix, c'est que quelques-unes d'entre elles portent des annotations, au crayon, de Juste Olivier, annotations déjà bien palies, hélas ! par les années.

Ces manuscrits concernent tous des œuvres en vers. En voici les titres : *L'alouette* ; *Choix d'un sujet* ; *Les coucous* ; *Ballade* (Les deux buveurs) ; *La tentation de St-Antoine* (fragment) écrit de la main de Monneron et plein de ratures et de surcharges ; *Causerie*, dédiée à Charles Secretan ; *Contemplation* ; un morceau sans titre, dédié à Juste Olivier et commençant par ce vers : « Quand les chênes moussus, vieillissent dans les bruyères » ; *Le rêve du poète* ; *Ignorance* ; à C. S. (Charles Secretan, sans doute) inédit ; *A Madame* (commençant par ce vers : « N'est-il plus sur la terre où l'âme est asservie ») ; enfin, deux manuscrits du poème *Les Alpes*.

Les poésies de Frédéric Monneron ont été recueillies par ses amis et publiées par les soins de la Section vaudoise de la Société de Zéningue (Georges Bridel, éditeur). Juste Olivier avait écrit pour cette publication une notice biographique dont voici quelques brefs extraits.

Frédéric Monneron, PAR JUSTE OLIVIER

Après un tableau très intéressant de l'Académie de Lausanne, vers 1835 et plus tard ; après avoir rappelé la notoriété que donnait alors à notre vénérable établissement d'instruction supérieure (aujourd'hui Université) l'enseignement, entre autres, de Charles Monnard, de Vinet, de Juste Olivier, puis, parmi les étrangers, de Sainte Beuve et Mickiévitz ; enfin, après avoir de même évoqué le souvenir des deux contemporains de Monneron, Adolphe Lèbre et Henri Durand, que nous avons cités plus haut, Juste Olivier, revenant à Monneron, dit :

« Sa vie était solitaire et à part, comme son talent, comme son caractère. Nous l'avons beaucoup connu, beaucoup aimé ; or, ses amis plus jeunes, mais non pas plus intimes, l'auront

senti comme nous : même avec ceux pour lesquels il avait le plus de confiance et de sympathie, et il nous prouva jusqu'à la fin que nous étions de ce nombre, il restait lui. Ce n'était point volonté réfléchie, et moins encore affection et recherche, c'était sa nature ; elle témoignait par là de son originalité et de sa force : dans la communauté d'opinion, dans les épanchements de l'amitié, et même à l'état passif, même sans orage et sans lutte, on la sentait toujours persistante et debout. Il semblait habiter un double monde, celui-ci et un autre, celui de tous et le sien.

» Né (à Morges), de parents pieux, ayant passé ses premières années dans le presbytère de la localité où son père était pasteur, la vie de famille l'avait entouré de ses bénignes influences, et il les avait ressenties, mais non pas d'une manière purement instinctive, ou simplement pratique, qui eût été peut-être plus heureuse pour lui. Il ne s'était pas contenté de les recevoir, il les avait aussitôt teintées de son prisme intérieur : on sent que de bonne heure il avait mêlé à la vie de famille sa propre vie.

» ... Avec une manière de sentir si exceptionnelle, qui se fortifiait d'une pensée à la fois haute et rapide et peu communicative, il devait toujours être à demi étranger dans la foule ; et il l'était en effet.

» ... Il avait non pas des croyances différentes de ces concitoyens de l'Eglise réformée, mais un sentiment religieux qui, sans rien de positivement contraire au leur, ni rien de particulier ou d'hétérodoxe en principe, était essentiellement à lui, et témoignait toujours d'une nature et de besoins à part. Il n'était pas dogmatiquement mystique, mais il aimait le côté mystique et mystérieux de la religion. Elle était pour lui surtout l'autre vie, celle qui avait précédé et qui suivait celle-ci.

Parlant ensuite longuement du talent poétique de Frédéric Monneron, Juste Olivier dit :

« Parmi les influences extérieures, ce qui agit le plus sur son talent, ce fut son pays et la vie journalière de ces aspects sublimes. Il a une manière de les rendre qui n'est qu'à lui : large, haute, suave et détentée, avec je ne sais quoi de fantastique et d'admirable inconnu, mais qui ne leur ôte rien de leur ressemblance, qui les rend seulement plus parlants et en cela plus vrais. »

Et plus loin, traitant de l'élément musical qu'il y a dans la poésie, Olivier écrit : « Peu de poètes ont eu au même degré que Monneron ce côté musical dans la pensée, dans les sentiments et dans les images. »

Annotations d'Olivier.

Et, maintenant, donnons la parole au poète, lui-même, en rappelant un de ses morceaux les plus connus, il est vrai, mais aussi les plus remarquables, intitulé : *L'alouette*. Si nous le choisissons de préférence à d'autres, qui ne mériteraient certes pas moins ce rappel, c'est que nous l'avons trouvé, ce morceau, dans les manuscrits qui nous ont été confiés, avec des annotations, au crayon, de Juste Olivier, que nous croyons intéressant de transcrire aussi.

Voici les notes de Juste Olivier sur le manuscrit en question :

« Version très différente de celle de la *Revue Suisse*¹. Mon exemplaire est un autographe. » Je le copie textuellement, ponctuation et guillemets. »

À la fin du morceau, Olivier ajoute :

« Cette fin me paraît bien plus originale et bien mieux dans l'idée que celle de la version de la *Revue Suisse*. — En y réfléchissant, on trouve aussi, ce me semble, qu'il vaut mieux mettre dans la bouche du zéphire tous les vers

¹ Une version du morceau de Monneron avait été publiée dans un des numéros de la *Revue Suisse* (1835) qui venait d'être créée.

» qui précèdent immédiatement cette conclusion. » Le *hélas* ! en a plus de naïveté et s'accepte mieux, et la conclusion est mieux dégagée. — J. O. »

L'Alouette.

A M. Ch. Secretan.

« J'ai dépassé le peuplier
Que la brise humide et plaintive
Incline, argente et fait plier
Sur les eaux calmes de la rive.

» J'ai surmonté le vert coteau,
La source et les moelleux ombrages
Dont la tourelle du château
Voile ses antiques vitrages

» J'ai dépassé ce roc plus fier,
Où la cascade qui se dore,
De son image blanchit l'air,
Autour du gouffre obscur encore.

» Salut ! beau ciel ! libre, perlé !
Ciel nuancé d'or et d'opale !
De là-haut le lac est voilé !
Les blés sont gris, le monde est pâle !

» Mon léger vol toujours poursuit
La lueur tendre et matinale,
Les dernières ondes du bruit,
La rêveuse étoile qui luit
La nuit.

» Ma voix limpide et pure
Coule des sons d'amour,
Même avant la nature
Je volé vers le jour.
Mon aile qui scintille
Fend l'air
Je frétille
Et grésille
Dans l'éther !

» Mais soudain j'ai vu le zéphyre
Fatigué de suivre mon vol,
S'asseoir au ciel et me sourire
Et dire :

» Petit oiseau, n'es-tu pas fol,
» Oh ! bien fol de risquer ton aile
» Si loin dans la voûte éternelle
» Trop haut
» Trop tôt ?

» Par delà le ciel qui s'azure
» La nuit s'ouvre, je te l'assure,
» Mugissante, insondable obscure,
» Petit oiseau, descends, descends
Pendant qu'il en est encore temps ! »
Mais l'alouette et la jeune âme
Ont trop d'amour et trop de flamme
Pour demeurer en bas,
Hélas !

Oh ! n'embrassons pas tant d'espace,
Jeunes esprits, joyeux oiseaux,
Car les cieux même ont des tombeaux
Pour qui nourrit trop son audace.

29 avril 1835.

La version de la *Revue Suisse*, datée du 1^{er} mai 1835, contient une strophe de plus, tout de suite avant la dernière, et le texte de cette dernière n'est pas semblable à celui que nous donnons ci-dessus, mais le sens en est le même.

A la sortie d'un théâtre. — Vraiment, cette reprise de la *Dame aux Camélias* a été magnifique ; tout le monde en a encore la larme aux yeux.

— Oh ! ce n'est rien. La semaine dernière, quand on a donné les *Brigands*, c'était si bien joué qu'en sortant il manquait un bracelet à ma femme.

Vacances. — Un voyageur entre à l'hôtel de la Paix, à X..., au moment où le propriétaire administre une volée de coups de bâton à un jeune homme qui pousse les hauts cris.

— Est-ce votre fils ? demande le voyageur.

— Non, répond l'hôtelier, c'est mon neveu qui profite de ses vacances pour faire un séjour d'agrément dans ma famille.